

craignent pas de reprocher à leur père et à leur mère l'asile et le pain qu'ils sont contraints de leur donner.

Oui, mes amis, continua le père Vincent en s'animant, je voudrais vous éviter ces hontes et ces douleurs ; je voudrais que vous ne connussiez jamais ces heures de découragement pendant lesquelles un père de famille, déjà brisé par une vie d'épreuves et de sacrifices, n'a plus qu'un désir, celui de mourir afin de ne pas mendier, ni devenir un fardeau pour ceux qui le méconnaissent.

Dans ce but vous ne devez pas vous contenter de votre cotisation pour la société de secours mutuels, qui n'entend guère son action au delà de la maladie : il faut mettre spécialement de côté pour l'avenir un morceau de pain qui vous permettra, quand l'heure du repos aura sonné, de rester indépendant et de jouir d'une vie calme et assurée. C'est pour que vous le possédiez un jour, ce pain de la vieillesse, que je veux trouver une réserve sur le salaire de votre travail.

Vous avez raison, père Vincent, s'écria Charles avec conviction. Je suis encore jeune, et cependant, bien des fois déjà, j'ai ressenti une crainte vague en pensant à la situation pleine d'incertitude que nous avons devant nous, mais, comme je voyait pas de remède, je me suis dit : "Bah ! nous avons le temps d'y penser."

Vos réflexions sont donc très justes ; mais où peuvent-elles nous mener ? Il faut des ressources pour réaliser des économies ; or vous venez de nous aider à dresser notre budget, et dix fois vous nous avez arrêtés dans nos entraînements, pour nous ramener aux chiffres exacts, que votre expérience vous faisait reconnaître comme représentant la limite dans laquelle il fallait savoir se renfermer. Nous avons l'intention de suivre scrupuleusement cette règle, afin de pou-

voir élever notre famille et faire honneur à nos engagements ; mais, vous le savez, nos dépenses absorbent nos recettes : nous sommes donc loin de pouvoir mettre suffisamment en réserve pour songer à la vieillesse, et le mieux dès lors serait peut-être de jouir du présent sans penser au delà.

Mon cher Charles, je vous en prie, ne vous découragez pas trop vite, et rejetez cette insouciance factice, qui ne vous procurerait pas un bonheur réel, et serait certainement suivie d'un terrible réveil. Poursuivons, au contraire, l'étude de notre problème.

Voyons, il s'agit de trouver les moyens de vivre lorsque les forces vous abandonneront. Eh bien ! avant tout, dites-moi combien il vous faudrait avoir pour subvenir à vos besoins.

Monieur Vincent, nous ne sommes pas ambitieux : vous connaissez les projets de simples ouvriers comme nous, et je suis certain que ma bonne Louise partagera mon modeste désir : nous serions heureux s'il nous était possible d'avoir au jour du repos, 1,000 ou 1,200 francs par an pour notre ménage. Ce ne serait pas la fortune, pas même l'aisance : mais nous aurions au moins le pain garanti, c'est-à-dire l'indépendance conservée, comme vous l'avez dit.

Avec ce petit revenu, nous pourrions vivre auprès de l'un de nos enfants, et non seulement nous apporterions l'équivalent de nos dépenses, mais, libres de toute préoccupation, nous lui rendrions ces mille petits services qui doublent de valeur, lorsqu'ils n'ont d'autre source que le cœur et l'affection.

Oui, murmura Louise, cela serait bien beau ; mais, hélas ! mon bon monsieur Vincent, Charles vous l'a dit, pour atteindre un tel but, il faudrait économiser un gros capital, et malheureusement il ne nous sera pas possible d'y parvenir ; alors que

faire, sinon se résigner et prier Dieu ?

Cela ne suffit pas, mon enfant ; Dieu a dit à l'homme : "Aide-toi, le Ciel t'aidera." Il faut donc, avant tout, se rendre compte de l'effort qu'il est nécessaire d'accomplir ; puis, si la lutte est possible, on redresse fièrement la tête et l'on s'arme de courage.

Voyons alors, mes chers amis, ce que vous pouvez faire ; si peu que ce soit, vous avez peut-être à votre portée une source féconde qu'il ne faut pas négliger.

CHAPITRE VI.

LES GRANDS CONSEILS DU PÈRE VINCENT.

Le lendemain, le petit comité était réuni de nouveau, pour examiner d'une manière définitive les moyens que l'ouvrier peut employer pour mettre sûrement sa vieillesse à l'abri de la misère.

Les dernières paroles prononcées la veille par le père Vincent avaient fait naître l'espérance dans le cœur de Louise et de Charles. Toutefois ils craignaient de s'être laissé trop vite bercer par un rêve chimérique ; mais ils furent promptement rassurés.

Je dois vous dire tout d'abord, pour vous donner du courage, commença le père Vincent, qu'il est facile, dans la plus modeste position, de se créer des ressources suffisantes pour garantir l'avenir. Vous allez en juger.

Prenons une économie très minime, quelques centimes par jour, soit deux sous prélevés sur votre salaire, Charles, et un sou sur celui de Louise ; pouvez-vous faire cette épargne d'une manière assez régulière ?

Certainement, et nous ne vivrons pas mal avec 4 fr. 90, qu'avec cinq francs ; un journal de moins de temps en temps, un peu plus d'attention pour le tabac, le verre